

Annales de démographie historique

Famille et population en Chine du XVIe au XVIIIe siècle à la lumière d'un ouvrage récent de Liu Ts'ui-Jung

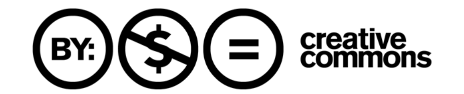
Michel Cartier

Citer ce document / Cite this document :

Cartier Michel. Famille et population en Chine du XVIe au XVIIIe siècle à la lumière d'un ouvrage récent de Liu Ts'ui-Jung. In: Annales de démographie historique, 1995. Les réseaux de parenté. pp. 149-159;

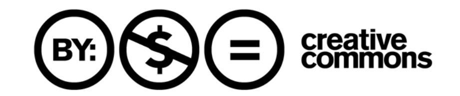
doi : https://doi.org/10.3406/adh.1995.1895

https://www.persee.fr/doc/adh_0066-2062_1995_num_1995_1_1895



Abstract
Taking as its starting point the huge sample of 260.000 people born in China between the 13th and the 19th century used by Liu Ts'ui-Jung in her récent study on Lineage population, our study aims at assessing the premodern demographic evolution of China. Inasmuch the method of family reconstruction actually limited the scope of the her book, Liu Ts'ui-Jung was not able to go beyond the description of a specific demographic regime defined by three elements : 1) universal marriage ; 2) a moderate level of masculine fertility ; and 3) a life expectation at 15 comprised between 30 and 40. Thèse conditions would not allow the constitution of many extended households, whereas the annual rate of growth would be somewhere around 1 %, a situation having little in common with the présent day "population explosion".
Using data included in the book, but not considered for the démonstration, we have been able to establish a dramatical deterioration of the mortality pattern from the middle of the 18th century onwards. Accordingly, the proportion of widows increases whereas fertility declines. These new findings shed a new light on the history of the Chinese population which would be characterized with a long period of growth followed by a crisis generated by a surge of the mortality rate.

Résumé
Prenant comme point de départ l'échantillon de 260 000 Chinois nés entre le XIle et le XIXe siècle utilisé par Liu Ts'ui-Jung dans son ouvrage en deux volumes consacré à la population clanique, cette étude vise à faire le point sur l'évolution démographique de la Chine pré-moderne. Dans la mesure où l'échantillon avait été exploité selon la méthode classique de "reconstitution des familles", le travail, pourtant remarquable, de l'historienne taïwanaise ne visait qu'à une description d'un régime démographique spécifique caractérisé par : 1) le mariage universel ; 2) un niveau modéré de fécondité masculine ; et 3) par une espérance de vie à 15 ans variant entre 30 et 40 ans. Son auteur notait l'existence de conditions peu favorables à la création de familles étendues mais évitait de se prononcer trop clairement au sujet de la croissance, tout en précisant que la progression devait se situer aux alentours de 1 % par an, excluant la possibilité d'une " explosion démographique".
L'utilisation de données publiées dans l'ouvrage, mais non exploitées, met en évidence une forte remontée de la mortalité à partir de la seconde moitié du XVIIIe siècle, induisant une nette augmentation du veuvage et une baisse de la fécondité. Ces éléments jettent une lumière nouvelle sur l'évolution démographique de la Chine, dans laquelle on identifierait la succession d'une phase de "croissance soutenue" puis d'une "crise" liée d'abord à la remontée de la mortalité et non, comme le veulent certains auteurs, à une baisse de la fécondité.



ANNALES DE DÉMOGRAPHIE HISTORIQUE 1995, p. 149 à 159

FAMILLE ET POPULATION EN CHINE DU XVIe AU XVIIIe SIÈCLE À LA LUMIÈRE D'UN OUVRAGE RÉCENT DE LIU TS'UI-JUNG

par Michel CARTIER

Les deux volumes sous-titrés en anglais *Lineage population and socio-economic changes in the Ming-Ch'ing periods*[1] récemment publiés sous la signature de Liu Ts'ui-Jung méritent d'autant plus de retenir l'attention qu'ils ont été rédigés en chinois et qu'ils resteront pour cette seule raison inaccessibles à la quasi-totalité des spécialistes, bien qu'ils constituent une contribution de tout premier plan à la démographie historique et qu'ils nous fassent franchir un grand pas dans la connaissance de l'histoire sociale de la Chine pré-moderne. Ce travail, qui représente le fruit d'une bonne dizaine d'années de travail d'une équipe taïwanaise, s'attache à reconstituer, à travers le dépouillement et le traitement statistique de 49 généalogies descendantes, le vécu d'une masse de 260 000 individus des deux sexes (147 000 hommes et 113 000 femmes) nés dans plusieurs provinces de la Chine méridionale entre le XIIIe et le début du XXe siècle, en utilisant la technique mise au point et pratiquée maintenant avec plus ou moins de bonheur par les historiens anthropologues s'intéressant à la Chine impériale. Les chercheurs disposent donc pour la première fois d'un échantillon de l'ordre d'un Chinois sur 10 000 pour la période s'étendant du milieu du XVIIIe siècle à la seconde moitié du XIXe siècle.

Du point de vue du démographe, le travail publié par Liu Ts'ui-Jung s'impose tout d'abord par l'ingéniosité avec laquelle les données chiffrées saisies sur ordinateur ont été traitées. Dans une série de courts chapitres complétés chaque fois, sous la forme d'appendices, par la masse des données utilisées ou reconstituées, l'auteur s'intéresse successivement, en distinguant soigneusement entre provinces et périodes, au statut matrimonial des personnages de son échantillon (chap. III, p. 44-85), à leur fécondité (chap. IV, p. 86-136), à leur mortalité (chap. VI, p. 137-194), aux variations saisonnières de la natalité et de la mortalité (chap. VI, p. 195-235), à la croissance démographique des clans (chap. VII, p. 236-265), aux structures familiales (chap. VIII, p. 266-291) et, pour finir, aux fonctions assumées par la famille dans la société chinoise pré-moderne (chap. IX, p. 292-304). Les données "brutes" ayant servi à l'établissement des tableaux ont été regroupées dans un second volume de tables, auquel le lecteur aura tout intérêt à se reporter pour mieux saisir la démarche utilisée. C'est dire la richesse d'un travail qui ne laisse de côté aucun aspect de la démographie historique.

---

1. LIU CUIRONG (Liu Ts'ui-Jung), *Ming Qing shiqi jiazu renkou yu shehui jingji bianqian*, Nankang (Taipei), Zhongyang yanjiuyuan, Jingji yanjiusuo (Academia Sinica, Institute of Economics), 1992, 2 vol.

La matière première présentée dans un chapitre initial d'exposition (chap. I, p. 3-35) était de nature à rebuter bien des chercheurs. Les généalogies de clans classent en effet tous les individus descendant – ou supposés descendre – d'un ancêtre commun en les situant sur une grille faisant d'abord apparaître leur appartenance à une génération. Les informations proprement biographiques concernant les membres des clans sont particulièrement succinctes puisqu'elles se réduisent aux dates de naissance et de décès, avec éventuellement la mention des titres honorifiques obtenus, l'identification des épouses principales et secondaires et des précisions concernant leurs enfants des deux sexes. Elles permettaient néanmoins au chercheur de pratiquer avec succès la technique classique de reconstitution des familles, à condition toutefois de disposer d'un enregistrement relativement exhaustif. La lecture du tableau 1 (p. 12-13) révèle que les historiens taïwanais se trouvaient néanmoins dans une situation enviable par rapport à leurs collègues occidentaux ou japonais : pour les quelque 147 000 individus du sexe masculin inclus dans les généalogies, les dates de naissance étaient disponibles dans 119 000 cas et celles de décès dans 58 000 autres ; la qualité des informations était nettement moins bonne en ce qui concerne les femmes, dans la réalité les épouses des personnages mentionnés ci-dessus. Les dates de naissance étaient néanmoins disponibles pour 76 000 d'entre elles (sur un total de 113 000), les dates de décès étant fournies en sus dans 44 000 cas. En dépit des lacunes de la documentation, il a été possible de reconstituer plus de 40 000 fiches de familles exploitables.

Traitement des données

La spécificité des matériaux supposait de la part des chercheurs une bonne dose d'imagination pour pouvoir reconstruire les paramètres démographiques classiques, essentiellement la nuptialité, la fécondité et la mortalité. Les généalogies accordent beaucoup moins d'attention aux filles, qui quittent tôt le toit paternel et ne sont plus mentionnées une fois mariées. Même lorsqu'elles ont été enregistrées à la naissance, il est impossible de les suivre après leur mariage, dont la généalogie ne conservera d'ailleurs aucune trace. Les seules femmes observables étaient donc les "épouses" – qu'il s'agisse des femmes épousées en premières ou en secondes noces, mais également des "concubines"–, à condition bien sûr que leurs dates de naissance aient été reportées sur les généalogies, et l'équipe de chercheurs a donc été amenée à se concentrer sur les garçons, seuls personnages comptant véritablement du point de vue des familles. La date des mariages, considérés comme des contrats privés, n'étant jamais enregistrée[2], le statut matrimonial des hommes n'était repérable que par la présence à leurs côtés d'une épouse et, éventuellement, d'enfants. On connaît donc mal l'âge au mariage des garçons, comme d'ailleurs des filles, encore que nos généalogies révèlent des unions très précoces et qu'il soit possible de mesurer les écarts d'âge entre époux. Les fillettes non mariées, qui n'étaient, en revanche, pas systématiquement enregistrées dans leur famille paternelle, ayant été omises dans l'étude, la seule fécondité mesurable était la "fécondité masculine" – une notion récusée à juste titre par la plupart des démographes –, définie comme le nombre de fils par père, l'identité de la mère étant parfois difficile à établir dans le cas de foyers polygames. Dans la mesure où les filles étaient systématiquement laissées de côté et où de nombreux garçons disparaissaient prématurément sans laisser de trace

2. La conclusion d'un mariage représente alors un long processus pouvant durer trois ans, impliquant de longues négociations entre les familles intéressées.

dans les généalogies, une correction s'imposait lorsqu'il s'agissait de restituer le niveau véritable de la fécondité. Liu Ts'ui-Jung se contente à ce propos d'une estimation grossière en supposant que les naissances masculines enregistrées de garçons ne représenteraient au mieux que le quart des naissances réelles, ce qui explique qu'elle n'ait nulle part risqué de chiffre concernant la natalité. En ce qui concerne la mortalité, il était clair qu'elle ne pouvait être mesurée que dans le cas des individus des deux sexes pour lesquels on disposait à la fois des dates de naissance et de décès. Là encore, les lacunes de la documentation concernant les décès d'enfants et d'adolescents imposaient à l'auteur de limiter ses observations à la mortalité de l'âge adulte. La masse des informations permettait néanmoins de construire toute une série de tables de mortalité par familles, par provinces et par périodes, en partant de l'âge de 15 ans et en éliminant de fait l'enfance et l'adolescence. S'agissant de la croissance démographique des clans, considérés exclusivement sous l'angle de leur composante masculine, les lacunes de l'enregistrement des décès – une fraction plus ou moins importante des adultes mâles disparaissant du champ d'observation pour diverses raisons, en particulier pour cause de migration – imposaient un traitement particulier. L'auteur s'est fondée dans le chapitre correspondant sur des "estimations" *(guji)* obtenues en appliquant aux effectifs des naissances enregistrées – essentiellement des hommes ayant dépassé leur quinzième année – une série de tables de survie appliquées aux familles reconstituées sur la base de la mortalité mesurée au chapitre V. Le chapitre VIII, relatif à la composition des familles, impliquait un traitement véritablement acrobatique des données, les généalogies demeurant pratiquement muettes en ce qui concerne la cohabitation des divers membres des clans. La technique imaginée, qui présente des analogies avec la méthode inventée par Bongaarts[3], prend en compte la possibilité de coexistence de personnes appartenant à des générations différentes en partant non pas d'un modèle évaluant les risques encourus (décès, veuvage, absence d'héritier mâle...), mais de l'observation d'un petit échantillon constitué par cinq familles particulièrement bien décrites par leurs généalogies.

Un régime démographique spécifique

Les traits mis en évidence ne manqueront pas d'intéresser vivement les historiens de la famille et de la population. Les premières constatations concernent la nuptialité. On note tout d'abord que si les hommes mariés ont en moyenne 1,17 épouse (cf. p. 61), ce taux ne traduit nullement une pratique limitée de la polygamie mais résulte avant tout du remariage des veufs. Compte tenu de la mortalité, les unions ont peu de chance de durer très longtemps. L'auteur fournit des précisions chiffrées sur les taux de veuvage et la longueur du veuvage pour les deux sexes. La plus grande durée du veuvage féminin (en moyenne 17 ans contre 11 ans dans le cas des hommes) suggère un taux de remariage plus élevé chez ces derniers. Les écarts d'âge entre les époux correspondent en gros au modèle mis en évidence dès la dynastie des Ming[4] : un quart des premières épouses sont plus âgées que leur mari, la plupart des couples étant d'âges voisins. Il en va différemment pour les remariages et les mariages secondaires où les épouses sont en général beaucoup plus jeunes. On note une extrême rareté de la forme dite de "mariage en gendre" qui suppose en Chine une adoption du mari de la fille, ainsi

3. Cf. J. BONGAARTS, T. BURCH and K.W. WACHTER, *Family Demography: Methods and Applications*, Oxford, Oxford University Press, 1987.

4. Cf. M. CARTIER, "Nouvelles données sur la démographie chinoise à l'époque des Ming", *Annales E.S.C.*, 6, 1973.

que des "remariages de femmes" et des "mariages de fantômes"[5]. L'impact de la polygamie, qui prend la forme de mariages secondaires bien distingués au niveau de la terminologie, reste très faible puisque la proportion des maris possédant conjointement plusieurs épouses n'est que légèrement supérieure à 3 %, chiffre en accord avec les enquêtes effectuées en Chine au début du siècle[6]. La seconde découverte, qui s'inscrit elle aussi en faux contre un discours idéologique insistant sur la nécessité d'engendrer de nombreux fils, se rapporte au niveau de la fécondité, qui apparaît relativement modérée avec une moyenne inférieure à 3 fils par hommes. L'âge moyen des parents à la naissance de leur premier fils – qui n'est pas nécessairement un premier enfant puisqu'on a systématiquement omis les naissances de filles et qu'une partie des jeunes garçons disparaît précocement – est relativement élevé (27,6 ans pour les hommes contre 24,7 ans pour les femmes). Les naissances masculines sont espacées (plus de cinq ans pour les fils de premier à troisième rang avec une tendance à se réduire dans les rangs élevés). Les informations relatives à la mortalité sont en revanche un peu déroutantes. L'espérance de vie à 15 ans varie entre 30,7 et 44,4 ans sans qu'il soit possible de cerner des différences régionales ou de corréler au niveau des familles mortalité masculine et mortalité féminine[7]. Pour ce qui est des variations saisonnières, on note d'abord une concentration de naissances autour du tournant de l'année (novembre-avril), présentant des analogies avec le régime moderne de la natalité. Il s'agirait donc d'un trait culturel affectant l'ensemble des provinces peuplées majoritairement de Han. Les décès sont, en revanche, plus nombreux au début de l'été et en automne, ce qui pourrait traduire un impact des maladies infectieuses et correspondrait à des conditions d'hygiène pré-modernes. L'auteur a cherché en outre à identifier des crises de mortalité marquées par une remontée passagère de la mortalité. La croissance démographique, mesurée en termes de croissance de l'effectif masculin des clans, est relativement faible : elle se situerait en général sur le moyen terme à un niveau voisin de 1 % par an (p. 244). Finalement, comme le montre le chapitre VIII, la combinaison d'une forte mortalité et d'une fécondité masculine modérée exclurait pratiquement la possibilité d'un modèle dominant de famille étendue : un homme sur trois n'a pas de fils et un sur cinq tout au plus serait encore en vie à la naissance du premier de ses petits-fils. Une étude plus détaillée portant sur cinq généalogies met en évidence la relative rareté des familles étendues potentielles (un grand-père, au minimum deux fils mariés et des petits-enfants), voire des familles-souches (un grand-père, un fils et un ou plusieurs petits-fils). Ces résultats amènent l'auteur à s'interroger sur la validité de l'image répandue à travers la littérature anthropologique moderne d'une société chinoise dominée par de grandes familles dirigées par des vieillards, d'un grand développement de la polygamie et d'une forte fécondité induite par les valeurs confucéennes.

Doutes quant à l'explosion démographique du XVIIIe siècle

En ce qui concerne l'évolution démographique des derniers siècles, le travail de Liu Ts'ui-Jung remet en question la notion même d'une "explosion de la population", thèse maintenant unanimement reprise par les historiens se fondant sur l'ouvrage pionnier de Ping-ti Ho[8]. Il est généralement admis, sur la base de la

5. Le "remariage" concernait des épouses répudiées. Quant aux "mariages de fantômes", ils correspondent à des unions conclues au nom d'enfants décédés.

6. Cf. par exemple les enquêtes effectuées vers 1930 à Ting-hsien, dans la Plaine du Nord.

7. L'espérance de vie masculine est tantôt supérieure à l'espérance de vie féminine, la différence pouvant dépasser huit ans, tantôt inférieure, conformément au modèle quasi universel.

8. PING-TI HO, *Studies on the Population of China*, New York, 1959.

reconstitution proposée dans ce livre, que la phase de haute croissance aurait coïncidé avec la période de "bon gouvernement" des Qing (fin du XVIIe siècle-ensemble du XVIIIe siècle) et que la population de l'empire aurait triplé en l'espace d'une centaine d'années, passant de 140 millions dans la première moitié du XVIIIe siècle à environ 430 millions vers 1840. Cette forte croissance affectant la Chine au cours d'une période de "stagnation" économique et sociale est supposée avoir fâcheusement hypothéqué le développement du pays et provoqué dès le XVIIIe siècle une dégradation sensible de l'environnement. Le mécanisme démographique sous-tendant cette évolution n'avait jamais été explicité. Liu Ts'ui-Jung est elle-même assez peu explicite en ce qui concerne le modèle de la population globale. Pourtant, si l'on se réfère aux mesures précises de la croissance démographique effectuées à partir des 49 généalogies, la phase d'accélération devrait être déplacée vers l'amont. Elle se situerait plus précisément entre 1675 et 1750 et correspondrait exactement à la période au cours de laquelle la fécondité masculine franchit la barre des trois fils. Un ralentissement interviendrait, en revanche, dans le courant du XVIIIe siècle, en relation avec une baisse de la fécondité et, peut-être, un relèvement concomitant de la mortalité. Au cours du XIXe siècle, les conditions de vie se détérioreraient nettement, cette dégradation se traduisant entre autres par une nette hausse du célibat masculin et une augmentation des migrations internes ou internationales provoquées par la crise ambiante.

Sans pour autant contester l'ensemble des résultats de ce travail très neuf, d'une ampleur inconnue à ce jour, il est permis de se demander si les conclusions de Liu Ts'ui-Jung, selon toute vraisemblance correctes en ce qui concerne les comportements familiaux, demeurent valides dès lors qu'il s'agit de l'évolution démographique au niveau de la Chine entière. Si le travail analysé témoigne, ainsi que nous l'avons souligné plus haut, d'une rare ingéniosité et d'une très grande maîtrise des techniques démographiques, on est fondé à émettre quelques doutes quant à la pertinence de l'application de méthodes aussi sophistiquées à des données de qualité très inégales. Comme nous l'indiquions dans la première partie de ce compte rendu, les principaux problèmes soulevés par l'exploitation des généalogies tiennent d'abord aux lacunes de la documentation, mais également à des différences d'échelle. Les clans étudiés constituent des groupes de dimensions très variables allant de la lignée regroupant quelques dizaines d'individus du sexe masculin dispersés sur deux à trois siècles à des ensembles considérables englobant des centaines, voire des milliers de personnes appartenant à des générations de plus en plus décalées au fur et à mesure que s'accroissait la profondeur généalogique, dont l'histoire se déroule parfois sur cinq ou six siècles. La qualité de l'enregistrement était en outre très variable puisque certains clans notaient soigneusement les dates de naissance et de décès de la très grande majorité de leurs membres alors que d'autres se montraient beaucoup plus désinvoltes.

Il est fort possible que les différences très considérables concernant l'espérance de vie à 15 ans, qui varie, on l'a vu, de 30,7 à 44,4 ans, ne résultent nullement de variations aléatoires ou de biais d'enregistrement mais qu'elles reflètent une évolution dans le temps. Cette possibilité n'est nullement écartée par l'auteur qui remarque que les personnes nées avant 1750 ont vécu en moyenne de 50 à 53 ans, valeur correspondant à une espérance de vie à 15 ans de 35 à 38 ans, mais que leur cadets auraient eu une espérance de vie plus faible (p. 144). Les données relatives aux provinces ayant servi à l'établissement des graphiques représentant des variantes régionales (p. 182-189) mettent clairement en évidence une nette remontée de la mortalité. Elles n'ont cependant pas été utilisées pour construire des tables de mortalité par périodes et il est clair que l'auteur hésite à prendre en compte ce relèvement puisqu'elle écrit textuellement qu'"il n'existerait pas de preuve formelle d'une remontée de la mortalité"

(p. 145). On comprend dans ces conditions que, lorsqu'il s'agit de mesurer la croissance démographique des clans à diverses époques, elle introduise une série de tables de survie spécifiques aux familles, adaptées des tables-types de mortalité (p. 250-253) et s'appuyant sur les tables construites au chapitre V (p. 148-181) qui présentaient l'inconvénient d'ignorer la mortalité des jeunes âges.

Remontée de la mortalité

Un examen plus approfondi des données suggère une corrélation incontestable entre l'espérance de vie à 15 ans calculée en prenant en compte les individus pour lesquels nous possédons à la fois les dates de naissance et de décès et la période au cours de laquelle l'enregistrement était le plus complet. En d'autres termes, les familles créditées d'une espérance de vie supérieure à 37 ans seraient dans la majeure partie des cas des clans dont un grand nombre de membres connus sont nés avant le milieu du XVIIIe siècle. Inversement, une espérance de vie médiocre qualifie souvent des clans dont 60 à 80 % des membres bien répertoriés sont nés postérieurement à 1750. Un calcul sommaire effectué sur la base d'un échantillon représentatif composé de segments chronologiques pour lesquels la proportion des individus connus à la fois par leur date de naissance et leur date de décès dépassait 75%[9] – de manière à limiter au maximum le biais statistique lié aux lacunes de l'enregistrement –, met en évidence une chute de l'espérance de vie atteignant en l'espace d'un siècle une dizaine d'années dans le cas des hommes et au minimum cinq ans pour leurs épouses. Bien plus, ainsi que le montre clairement le tableau ci-dessous, les tables de survie font apparaître dans les deux cas le phénomène classique d'inversion entre mortalité masculine et féminine autour de la quarantaine qui n'apparaissait pas clairement dans les tables reconstruites par l'auteur. Tandis que les femmes sont affectées jusque vers 45 ans par des taux de mortalité supérieurs aux taux masculins, elles disposent une fois passé l'âge de la ménopause, d'une espérance de vie supérieure à celle de leurs conjoints.

Tableau 1. – *Taux de survie*

	1700-1750		1800-1825	
Âge	Hommes	Femmes	Hommes	Femmes
20	1 000	1 000	1 000	1 000
25	971	960	950	938
30	932	910	889	875
35	887	861	818	801
40	822	799	729	738
45	752	740	630	658
50	660	676	539	568
55	568	602	430	484
60	456	517	325	399
65	352	426	234	310
70	243	312	153	229
75	143	202	78	141
80	68	101	32	74

9. Cet échantillon représentatif comprend 5 992 hommes et 6 064 femmes nés entre 1700 et 1749 ainsi que 3 350 hommes et 2 731 femmes nés entre 1800 et 1824.

La chute des taux de survie est, on le voit, spectaculaire. Parmi les personnes des deux sexes nées avant 1750, un individu seulement sur quatre disparaissait entre 20 et 45 ans et, vers 60 ans, la moitié des hommes et des femmes étaient encore présents. Un siècle plus tard, la proportion des survivants à 45 ans n'est plus que de deux sur trois et la moitié des hommes et des femmes ont disparu avant 55 ans.

Ces quelques données montrent que l'auteur aurait sans doute eu intérêt à privilégier une approche "diachronique" et à moduler, par exemple, les taux de croissance des clans en fonction de la mortalité. En utilisant des tables spécifiques à chaque clan, elle introduit au contraire un important élément de distorsion. Quant à l'étude concernant les structures potentielles des familles, qui se fonde exclusivement sur l'exploitation de cinq généalogies "particulièrement bonnes", il eût, de même, été préférable de l'aborder en fonction du temps, en distinguant plus nettement entre les périodes et en testant les résultats à l'aide d'hypothèses inspirées de celles de Bongaarts relatives aux niveaux de fécondité et de mortalité, puisqu'aussi bien les risques de veuvage et de disparition précoce des héritiers mâles sont considérablement aggravés par la remontée spectaculaire de la mortalité.

Notre intention n'est bien sûr nullement de dénigrer la qualité de ce beau travail qui force l'admiration. Il n'en demeure pas moins qu'une approche technique moins sophistiquée aurait peut-être permis d'éviter de plonger le lecteur dans la perplexité à propos de l'évolution démographique ancienne. Ainsi que Liu Ts'ui-Jung nous le suggérait elle-même lors d'une rencontre, les tableaux laborieusement reconstitués à l'aide des ordinateurs de l'Institut d'économie de l'Academia Sinica pourraient servir de point de départ à d'autres études – qui pourraient être moins élaborées sur le plan de la technique démographique mais plus proches de la réalité. Nous nous sommes donc livré à quelques petits calculs portant à la fois sur les modèles démographiques, le cycle familial et sur l'évolution globale de la population.

Une analyse des données se rapportant à trois clans fournissant une assez bonne énumération de leurs membres (Wei de Hengyang, province du Hunan, Yi de Xinhui, province du Guangdong, et Miao de Jiangyin, province du Jiangsu) met en évidence une assez bonne corrélation entre l'évolution de la mortalité et la fécondité. Le clan Wei (numéroté 31 dans l'ouvrage de Lu Ts'ui-Jung), crédité d'une des meilleures espérances de vie à 15 ans (39,8 années pour les hommes et 40,4 pour les femmes), aurait été pratiquement épargné par la remontée de la mortalité. Les niveaux d'espérance de vie sont voisins de 40 années pendant toute la période. Un quart seulement des individus des deux sexes disparaissent avant 45 ans et les taux de veuvage et de remariage masculin sont bas. La fécondité par épouse demeure stable aux alentours de 1,8 garçon survivant, ce qui pourrait correspondre à une fécondité achevée de 6 à 7 enfants. Elle dépasse 2 dans le cas des hommes ayant dépassé la cinquantaine. La croissance démographique est soutenue puisque la *population estimée* passerait de 725 à près de 3 000 entre 1700 et 1825. La situation est tout à fait différente dans les deux autres clans qui sont eux fortement affectés par la remontée de la mortalité. Pour ce qui est des Yi de Xinhui (numérotés 34 dans l'ouvrage), qui sont crédités par Liu Ts'ui-Jung d'une espérance de vie du même ordre que celle des Wei (39,1 ans dans le cas des hommes et 40 pour les femmes), ils seraient en réalité très durement frappés par la remontée de la mortalité. Si les données réunies dans le présent travail sont fiables, hommes et femmes auraient perdu entre 1700 et 1800 près d'une vingtaine d'années d'espérance de vie à quinze ans, passant de 43-44 ans à 24-26 ans. Il en résulterait un effondrement des proportions de survivants : moins d'un individu sur deux à 45 ans, un peu plus d'un sur dix à 60 ans. Les

taux de veuvage et de remariage sont en conséquence élevés – entre 1,2 et 1,3 épouse par homme – alors que la fécondité passe de 1,5 à 1,1 fils par épouse et que la population estimée ne fait que doubler en l'espace de 125 ans (2 572 membres en 1825 contre 1 130 en 1700). Pour ce qui est, finalement, des Miao de Jiangyin (numérotés 7 dans l'ouvrage), qui sont crédités par Liu Ts'ui-Jung d'une espérance de vie assez médiocre (33,6 ans pour les hommes et 37,1 ans pour les femmes), l'incidence de la remontée de la mortalité serait en réalité moins importante. L'espérance de vie masculine tomberait néanmoins d'une dizaine d'années (de 38 à 28 ans), celle des femmes ne régressant que de six à sept ans (de 39 à 33 ans). Il en résulterait une nette augmentation de la proportion des disparus entre 20 et 45 ans – de 27 à 53 % chez les hommes et de 35 à 45% chez les épouses – entraînant une remontée du veuvage et du remariage masculin (1,2 épouse par homme). La fécondité accuse une forte baisse, en passant entre 1700 et 1800 de 1,65 à 1,2 fils par femme. Pour ce qui est de la croissance démographique, elle serait paradoxalement élevée puisque le clan quintuplerait entre le début du XVIIe siècle et le premier quart du XIXe siècle, selon les estimations *à mortalité constante* de Liu Ts'ui-Jung.

Comme elle le souligne elle-même dans son travail, la possibilité pour une famille d'évoluer vers un modèle complexe est d'abord liée à l'espérance de vie. Les hommes atteignant des âges avancés ont en effet plus de chance de devenir les chefs de familles élargies. Il conviendrait en outre de prendre en compte la distance entre les générations, autrement dit l'âge auquel les hommes obtiennent leurs fils et leurs petits-fils. Si l'on se reporte aux tables du chapitre IV, l'âge moyen du père à la naissance de son premier fils dépasse 27 ans, ce qui revient à dire qu'un homme pourrait difficilement espérer être grand-père avant d'avoir largement passé la cinquantaine. Liu Ts'ui-Jung n'a pas jugé nécessaire d'imposer à son ordinateur déjà surchargé de travail la production de tableaux relatifs à la différence d'âge entre les grands-pères et les petits-enfants, sans doute parce que son matériau avait été organisé conformément à la technique de la reconstitution des fiches de famille qui ne regroupent jamais trois générations sur une même fiche. Or, un tableau construit par nous sur la base des tables généalogiques exploitées au chapitre VIII montre que la distance entre le grand-père et l'aîné de ses petits-fils varie considérablement puisqu'elle peut aller de moins de quarante ans à plus de soixante-dix ans et que la distance entre les générations est un facteur qu'il eût été intéressant de prendre en considération. La possibilité d'être grand-père est à la fois fonction de l'espérance de vie et des âges auxquels on obtient son premier fils puis son premier petit-fils, sans doute en définitive en fonction indirecte de l'âge au mariage de l'intéressé, mais également de celui de son fils aîné. On voit qu'on aborde ici la délicate question des stratégies familiales qu'il est difficile de traiter à partir d'un matériau strictement démographique. Il est en outre vraisemblable qu'en excluant délibérément les épouses, Liu Ts'ui-Jung sous-estime fortement la probabilité de constitution de familles élargies dans la mesure où il était dans les faits inconvenant de diviser un patrimoine tant que la mère était vivante. Les familles élargies observées dans ce travail se limitent donc aux familles possédant des hommes dans les trois générations, ce qui n'était qu'un cas de figure parmi d'autres.

A propos des mécanismes de la croissance démographique

Nos objections finales ont trait à la reconstitution des effectifs des clans à diverses époques, et, à travers l'évaluation des taux de croissance spécifiques des clans, au réexamen de l'évolution démographique de la Chine des Qing. Si nous

accordons notre confiance aux données reconstituées, l'échantillon des 49 clans – qui ne peut évidemment être envisagé comme un échantillon représentatif de la population chinoise totale dans la mesure où il privilégie fortement les provinces méridionales – passerait de 10 000 représentants du sexe masculin vers 1700 à plus de 30 000 vers le milieu du XIXe siècle, triplement curieusement en harmonie avec la reconstruction proposée par Ping-ti Ho. Or, il est bien entendu qu'il s'agit là de chiffres *reconstitués sur la base de taux de survie supposés stables pour chaque famille pendant l'ensemble de la période couverte.* Il convient de noter à ce sujet que la seule série fiable fournie par l'étude de Liu Ts'ui-Jung serait la courbe correspondant aux naissances d'enfants du sexe masculin dont nous possédons la date de naissance, qui omet en réalité de nombreux individus, soit que nous ne possédions pas leur date de naissance, soit qu'ils soient disparus prématurément sans laisser de trace dans les généalogies.

Tableau 2. – *Population clanique et naissances*

Années	"Population"	Naissances	Quotient
1500-04	1 000	32	0,032
1600-04	4 000	85	0,022
1700-04	10 600	240	0,023
1750-04	16 800	360	0,022
1800-04	25 200	550	0,022
1850-04	31 000	565	0,018

Un calcul sommaire s'appuyant sur le décompte des naissances enregistrées fait apparaître pour la population un quotient multiplicateur de l'ordre de 3,1 alors que les naissances sont multipliées seulement par 2,3. Cette discordance ne pourrait s'expliquer que par une chute de la natalité. Effectivement, si l'on se rapporte aux estimations proposées ci-dessus, le "taux de natalité masculine" mesuré par le quotient des naissances enregistrées sur la population estimée – qui ne doit évidemment pas être assimilé à un paramètre démographique véritable – aurait fortement baissé en passant de 0,0022 à 0,0018. On notera qu'une telle chute, qui se traduit d'ailleurs par un fléchissement de la croissance, pourrait résulter d'une baisse notable de la fécondité, postulée par l'auteur dans le chapitre concernant la fécondité, encore qu'elle ne nous en propose aucune explication. Il n'en demeure pas moins que l'évolution mise en évidence pourrait également être interprétée en termes de remontée de la mortalité, quitte à réviser à la baisse les estimations de la population des clans. En effet, compte tenu de la baisse de l'espérance de vie, l'effectif correspondant au milieu du XIXe siècle pourrait avoir été nettement inférieur aux 30 000 individus postulés par la reconstitution[10]. Le fort ralentissement de la croissance démographique chinoise à partir de la seconde moitié du XVIIIe siècle pourrait dans ces conditions être induit non par une variation négative de la fécondité – phénomène difficile à expliquer dans les conditions de l'époque – mais bien plutôt par une remontée de

10. Un calcul sommaire fait apparaître une différence au moins égale à 10 %, ce qui correspondrait à un effectif final de 27 à 28 000 individus et à une multiplication par 2,8.

la mortalité déterminant à la fois une baisse des taux de survie et un fléchissement passager de la natalité en rapport avec l'aggravation des risques de décès et de veuvage auxquels sont exposées les femmes mariées au cours de leur période féconde. Reste la grave question, évoquée dans les travaux de James Lee[11] mais impossible à détecter à partir des généalogies, d'une remontée concomitante de l'infanticide des fillettes et d'une aggravation du déséquilibre des sexes. Le fait marquant expliquant l'évolution démographique de la Chine prémoderne serait d'abord une très forte fluctuation de la mortalité, plus conforme aux modèles attestés dans le reste du monde.

On saura néanmoins gré à Liu Ts'ui-Jung d'avoir jeté un doute sérieux quant à la réalité de "l'explosion démographique du XVIIIe siècle", acceptée désormais comme un article de *credo* par la plupart des historiens. Dans la mesure où l'échantillon des 49 généalogies est représentatif de l'évolution chinoise, on peut penser que la phase de haute croissance aura été beaucoup plus précoce que ne le laissaient supposer les statistiques officielles et que l'accélération de la croissance enregistrée à partir des données des *baojia* pourrait correspondre, ainsi que nous le suggérions nous-même[12], à un effet de rattrapage statistique.

On voit que loin d'apporter des réponses claires et nettes aux questions posées par les historiens, la vaste enquête lancée par l'équipe taïwanaise soulève de nouveaux problèmes dont le plus irritant est sans doute l'explication à donner à cette spectaculaire remontée de la mortalité qui réduit l'espérance de vie des Chinois du XIXe siècle – et qui persisterait au cours de la première moitié du XXe siècle, ainsi que l'attestent les données collectées dans plusieurs enquêtes de l'époque républicaine. Cette détérioration doit-elle être mise, en fin de compte, en relation avec une montée de la surpopulation, une dégradation de l'environnement, ou un épisode relatif à l'histoire des maladies? Seules des études plus poussées dans ces domaines pourront nous fournir des éléments de réponses. Il n'en demeure pas moins que la contribution majeure de ce travail aura en fin de compte été de mettre à la disposition des chercheurs une masse de matériaux dont le texte de Liu Ts'ui-Jung n'épuise nullement la richesse. Nous souhaitons qu'une collaboration puisse s'établir avec l'Academia Sinica pour l'exploitation de la très riche banque de données partiellement reproduite dans le volume d'annexes statistiques.

Michel CARTIER
E.H.E.S.S.
22, avenue du Président-Wilson
75116 Paris

RÉSUMÉ

Prenant comme point de départ l'échantillon de 260 000 Chinois nés entre le XIIe et le XIXe siècle utilisé par Liu Ts'ui-Jung dans son ouvrage en deux volumes consacré à la population clanique, cette étude vise à faire le point sur l'évolution démographique de la Chine pré-moderne. Dans la mesure où l'échantillon avait été exploité selon la méthode

11. J. LEE, "The last emperors: an introduction ot the demography of the Qing Imperial lineage, in R. SCHOFIELD et D. REHER, eds, *New Methods and Sources for Historical Demography*, Oxford, Oxford University Press, 1991.

12. M. CARTIER, "La croissance démographique chinoise aux XVIIIe siècle", *Annales de Démographie Historique*, 1979.

classique de "reconstitution des familles", le travail, pourtant remarquable, de l'historienne taïwanaise ne visait qu'à une description d'un régime démographique spécifique caractérisé par : 1) le mariage universel ; 2) un niveau modéré de fécondité masculine ; et 3) par une espérance de vie à 15 ans variant entre 30 et 40 ans. Son auteur notait l'existence de conditions peu favorables à la création de familles étendues mais évitait de se prononcer trop clairement au sujet de la croissance, tout en précisant que la progression devait se situer aux alentours de 1 % par an, excluant la possibilité d'une " explosion démographique".

L'utilisation de données publiées dans l'ouvrage, mais non exploitées, met en évidence une forte remontée de la mortalité à partir de la seconde moitié du XVIIIe siècle, induisant une nette augmentation du veuvage et une baisse de la fécondité. Ces éléments jettent une lumière nouvelle sur l'évolution démographique de la Chine, dans laquelle on identifierait la succession d'une phase de "croissance soutenue" puis d'une "crise" liée d'abord à la remontée de la mortalité et non, comme le veulent certains auteurs, à une baisse de la fécondité.

SUMMARY

Taking as its starting point the huge sample of 260.000 people born in China between the 13th and the 19th century used by Liu Ts'ui-Jung in her recent study on *Lineage population*, our study aims at assessing the premodern demographic evolution of China. Inasmuch the method of family reconstruction actually limited the scope of the her book, Liu Ts'ui-Jung was not able to go beyond the description of a specific demographic regime defined by three elements : 1) universal marriage ; 2) a moderate level of masculine fertility ; and 3) a life expectation at 15 comprised between 30 and 40. These conditions would not allow the constitution of many extended households, whereas the annual rate of growth would be somewhere around 1 %, a situation having little in common with the present day "population explosion".

Using data included in the book, but not considered for the demonstration, we have been able to establish a dramatical deterioration of the mortality pattern from the middle of the 18th century onwards. Accordingly, the proportion of widows increases whereas fertility declines. These new findings shed a new light on the history of the Chinese population which would be characterized with a long period of growth followed by a crisis generated by a surge of the mortality rate.